Prix : 6 Frs – Etranger et Congo : 7 Frs

SIXIEME ANNEE
26 DECEMBRE 1951



52



1952
DOUANE

PARESSE
PESSIMISME
IGNORANCE
0/20
DÉCOU-
RAGEMENT
VIRUS
ENVI
B.A.
TYPE
HIROSHIMA
PESTE
HAINE
GRIPP
MÉDI
ANCE
COLÈRE
COURAGE
BONTÉ
SANTÉ
BELLE HUMEUR
GENTILLESSE
POLITESSE
HYPOCRISIE
B.A.
PAIX
FRAGILE
HERGÉ

Je souhaite...

JE souhaite aux enfants de devenir des hommes; aux hommes de conserver leur âme d'enfant; et à tous mes amis de réaliser dans l'avenir leur rêve de petits garçons.

Je souhaite aux nuages de n'entreprendre que des voyages heureux; aux oiseaux et aux poètes de ne pas se perdre dans les nuages; et à tous mes amis de découvrir le monde avec allégresse.

Je souhaite aux automobilistes de ne rencontrer que des arbres flexibles; aux cyclistes de ne jamais rencontrer d'automobilistes; et à tous mes amis de ne contempler la nature qu'en marchant.

Je souhaite aux bancs-pupitres de ne point trop souffrir de n'être plus des arbres; aux arbres de savourer la grandeur de la forêt; et à tous mes amis de ne pas sacrifier aux chimères leur liberté.

Je souhaite aux privilégiés de ce monde de conserver leurs richesses; aux vagabonds de ne point perdre leur ritournelle; et à tous mes amis de conquérir la fortune en chantant.

Je souhaite à la rose de vivre plus que l'espace d'un matin; au matin de ne pas effeuiller la rose; et à tous mes amis de savoir goûter l'instant qui passe.

Je souhaite aux parents de n'avoir que des garçons loyaux et des petites filles modèles; aux professeurs de n'enseigner qu'à des élèves attentifs; et à tous mes amis de pouvoir chérir longtemps leurs parents et leurs professeurs.

Je souhaite au ver luisant d'oser regarder l'étoile; à l'étoile de ne pas mépriser le ver luisant; et à tous mes amis de s'élever chaque jour au-dessus d'eux-mêmes.

Je souhaite aux rédacteurs et aux dessinateurs de ce journal de trouver chaque semaine mille sujets d'inspiration; au directeur d'éprouver des sujets de contentement; et à tous mes amis de n'être point trop, cette année, de mauvais sujets.

Ainsi soit-il !

Tintin



LE TIMBRE TINTIN

Jacques Reinier. — Veux-tu relire ce qui a été dit dans le Nº 20 à propos du TIMBRE TINTIN.

(I. 1971) X, à Grand-les-Torembais, Jacques Dumont à Marbais (?) : voulez-vous nous envoyer votre adresse complète ?

ATTENTION!

— Vous trouverez en page 13 la liste des primes disponibles. Il est inutile de nous demander des primes qui ne figurent pas sur cette liste.

— Les primes ne sont pas en vente, mais s'obtiennent uniquement en échange de timbres TINTIN.

— Seuls les Timbres TINTIN peuvent être échangés contre des primes. Les emballages de chocolat sont sans valeur.

— Les coupons-prime VICTORIA sont à envoyer directement à VICTORIA, 32, rue Deneck, à Koekelberg.

— Lorsque vous commandez un album, précisez toujours lequel : « LE ROMAN DU RENARD » ou « PRINCE ROYAL ».

— Certains emballages TOSELLI ne portent pas encore le TIMBRE TINTIN. Dans ce cas, chaque vignette BLEUE de la marque TOSELLI vaut un 1/2 point TINTIN.



DES NOMS A RETENIR :

VICTORIA
TOSELLI
HEUDEBERT
MATERNE
PALMAFINA



Grand'maman. — Et voici tes étrennes, ma petite Suzy. Une enveloppe pleine des timbres Tintin que j'ai collectionnés pour toi en 1951 !...

La location est ouverte AU CIRQUE ROYAL

pour le beau spectacle offert à tous les amis de Tintin.

JEUDI 10 JANVIER, 15 heures.

●

PRIX DES PLACES

	Prix normal	Ami de Tintin	Membre du Club
Loge :	Fr. 90.—	Fr. 70.—	Fr. 50.—
Faut. face :	Fr. 70.—	Fr. 60.—	Fr. 40.—
Faut. côté :	Fr. 60.—	Fr. 50.—	Fr. 35.—
Balcon face :	Fr. 50.—	Fr. 40.—	Fr. 30.—
Balcon côté :	Fr. 30.—	Fr. 25.—	Fr. 20.—
Galerie face :	Fr. 25.—	Fr. 20.—	Fr. 15.—
Galerie côté :	Fr. 15.—	Fr. 10.—	Fr. 10.—

Téléphone : 17.25.52.

Mon Courrier

Denis Philémon, Molenbeek. — Pour l'instant, il n'est pas question de donner une réédition de « Tintin au Pays des Soviets ». Cette histoire doit être entièrement redessinée. Amicalement à toi.

Friard Henri, Charleroi. — J'ai bien reçu ton long message chiffré. Décidément, tu as dû consacrer pas mal de temps pour le mettre au point ? Je te félicite. Il est vraiment très réussi. A toi.

De Blander René, Ixelles. — Bientôt, tu auras le grand plaisir de trouver dans ton journal la réalisation de ton vœu. Alors tu seras récompensé de ta grande patience. Amitiés.

Koeckx Joseph, Jette. — Tes héros sont donc Alix, Barelli, Monsieur Lambique ? Tu n'as pas mal choisi. Amicalement à toi.

CADEAUX !
Suivant la tradition, « Tintin » offre une surprise de fin d'année à tous ses fidèles abonnés.
QU'ON SE LE DISE !

TINTIN (hebdomadaire). *Administration, Rédaction et Publicité :* rue du Lombard, 24, Bruxelles. — C.C.P. : 1909.16. — *Editeur-Directeur :* Raymond Leblanc. — *Rédacteur en chef :* André-D. Fernez. — *Imprimerie :* Etablissements C. Van Cortenbergh, rue de l'Empereur, 12, Bruxelles.

ABONNEMENTS :

	Belgique	Etranger, Congo Belge
3 mois	Fr. 70.—	80.—
6 mois	» 135.—	155.—
1 an	» 265.—	300.—

QUE ROY
de réduct
952

Cori, le moussaillon

TEXTES ET DESSINS DE BOB DE MOOR

La « Perle » a fait naufrage et les membres de son équipage se sont réfugiés sur un îlot. Ils construisent un radeau. Une nuit, Jasper Hebbenal et ses quatre complices décident de partir seuls avec l'embarcation...









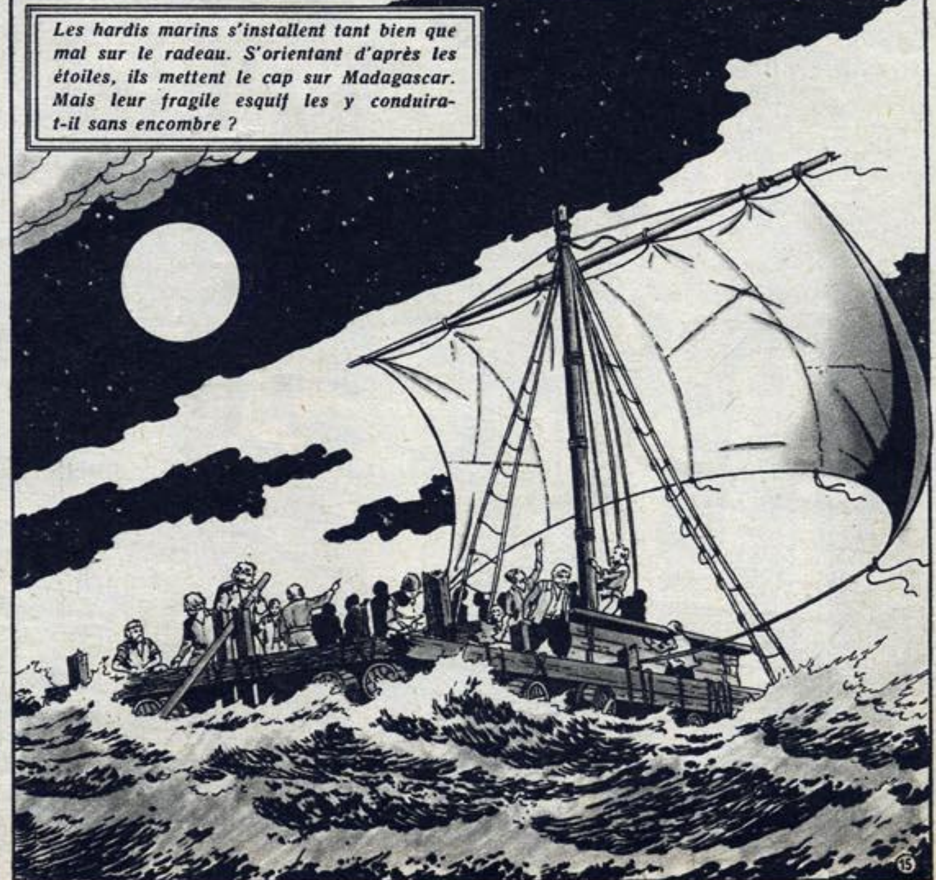
Oh là, toi !... Attends un peu !...



Grâce à l'habile manœuvre du jeune mousse, la vitesse du radeau diminue; bientôt, les autres matelots, qui de loin suivaient Costers et Cori, rejoignent eux aussi la construction de bois, et parviennent à se hisser à bord.







(A suivre.)

Un REVEILLON PAR TELEGRAPHE

CONTE INEDIT DE JEAN-PIERRE NORTON

ILLUSTRATIONS DE REF

SOUDAN sept appelle Roum-el-Fas !... Soudan sept appelle Roum-el-Fas !...

— Rien à faire! dit Roland en rejetant les écouteurs. Leur poste doit être de nouveau détraqué. Ah, zut, zut et zut !... Vais-je devoir m'appuyer les cent vingt kilomètres de bled, pour aller vérifier deux contacts et tourner trois vis à la place de ces incapables ?

— Ça va ! intervint Joniault, qui avait à très haut point le sens de la camaraderie. Les copains de Roum-el-Fas ne sont nullement des incapables, mais d'excellents garçons. Jambord, de l'avis général, est un as de la météorologie. Et ses deux acolytes, Chaussepied et Moraine, ont montré beaucoup d'allant dans l'organisation des « points d'eau ».

— Bien sûr, dit Roland. Je plaisantais. N'empêche que la perspective de cette randonnée, en pleine saison des grands vents ne me sourit pas du tout, tu devrais le comprendre.

— Tout marchait encore parfaitement hier à minuit, reprit Gabriel, qui était l'élément conciliateur. J'ai reçu et déchiffré le message habituel de « bonne nuit, les copains ! » : les signes Morse étaient nets, les appareils fonctionnaient parfaitement.

— L'embêtant, dit Joniault, c'est que nous ne servons qu'à ça, à transmettre les rapports quotidiens de Roum-el-Fas. Nous ne sommes qu'un poste de relai, ne l'oublions pas ! Rappelez-vous ce que nous a dit le capitaine Muriano lors de sa dernière tournée : « Vous êtes là pour m'envoyer des nouvelles venant de la frontière égyptienne. En tant que poste isolé, vous ne m'intéressez pas. » Alors, si nous restons longtemps à nous tourner les pouces, en attendant que la mécanique de Jambord se répare toute seule, que pensera-t-on de nous au lac Tchad ?

— J'ai compris, trancha Roland. Je m'en irai après-demain matin avec Séghéir. Vous fêterez sans moi la nouvelle année.

★

On était au 27 décembre, époque où le Soudan du nord-est passe par une alternative continuelle de coups de soleil et de tornades. Il y avait six mois qu'André Joniault, Roland Tossin et Gabriel Rod occupaient le poste, un homme de trente ans et deux jeunes garçons de dix-sept et de dix-huit. Autour des trois cases de bois recouvertes de terre, et du léger retranchement où vivaient six soldats de troupes indigènes, il n'y avait que des marécages à perte de vue.

C'était là l'extrémité de la double ligne télégraphique, venant du Congo français et du Sénégal. En avant dans les dunes de sable s'étendant interminablement jusqu'au Nil, il y avait quelques postes avancés, reliés par radio. Mais les appareils étaient vieux, tout juste capables, quand tout allait bien, de transmettre des points et des barres. Pendant que Roland s'occupait du matériel électrique, Gabriel prenait sur lui les questions matérielles, nourriture et habitation; André Joniault dirigeait le tout et « liquidait la paperasserie », c'est-à-dire les formalités administratives.

Donc, il était décidé que Roland Tossin partirait le 28 au matin pour Roum-el-Fas. L'un des tirailleurs devait l'accompagner, l'impayable Séghéir, toujours riant aux anges, mais grand spécialiste du désert. Le 27, le voyageur malgré lui rassemblait dans la cour du poste les bagages nécessaires, quand Joniault vint le rejoindre :

— Dis-donc, mon vieux, j'ai une idée. Si nous partions tous les trois, au lieu de toi tout seul ? Ce serait beaucoup plus gai.

— Tu ne plaisantes pas ?

— Mais pas le moins du monde. Tant que la radio est détraquée, à quoi servons-nous ici ? A rien de rien ! Les militaires se suffisent à eux-mêmes, pour la garde du poste contre une attaque éventuelle des hippopotames ou des poules d'eau. Je me fais fort d'obtenir, par télégraphe, le consentement de l'Administration. En nous pressant un peu, nous pourrions arriver à Roum le 31 décembre au soir. Et quel réveillon nous aurions, avec les copains de là-bas !

— René, s'écria Roland, tu es la crème des chics types ! Tu penses si ça va changer les choses pour moi de faire le trajet en votre compagnie au lieu d'avoir uniquement la réplique de Séghéir, dont la pensée oscille entre « fé sô » (il fait chaud) et « fé frâ » (il fait froid) !

— Du génie !... Nous avons un chef qui a du génie ! s'exclama Gabriel quand on le mit au courant à son tour.

En une heure, tout fut réglé. Du centre de l'Afrique, le message officiel sollicité par Joniault vint autoriser l'expédition projetée « dans l'intérêt du service » mais « aux frais des agents de Soudan Sept ». Au coucher du soleil, tout était prêt : les boites de conserves et les biscuits mis en sac, les trois bouteilles de champagne — toute la réserve du poste — serrées dans des corsets de paille, les outres de peau de chèvre empilées, et les fusils dégraissés.

Nos trois gaillards furent longs à s'endormir : ils ne tarissaient pas sur les charmes de leur équipée :

— Non, disait Roland, tu te représentes la tête des copains, quand nous déboucherons des dunes en criant « Bonne année ». Et plus fort : quand sur le coup de onze heures, nous sortirons les bouteilles !

— Jambord en bavera! disait Joniault. Je le vois d'ici, avec ses petits yeux clignotants. Et Chaussepied, qui bégaye pour un rien, s'écriera : « Pas possible ! Ils ont amené du cham-champagne ! »

— Pour une bonne surprise, ce sera une bonne surprise ! répétait Roland.

★

On se mit en route dans l'obscurité. Ce n'était pas la peine de se faire dévorer par les moustiques du lac Gsum !... Deux tirailleurs, qui devaient ramener la barque le lendemain, y empilèrent les ballots préparés et les deux petits ânes : Dièze et Bémol, qui devaient servir de bêtes de bât. Quant à Séghéir, il riait en disant : « Fé frâ ».



(Voir suite à la page 9.)



Thyl Ulenspiegel



Claes et les Gueux ont été tués par les Espagnols. Soetkin et Thyl restent seuls, avec la mission de remettre les sacs d'or...

TEXTES ET DESSINS DE WILLY VANDERSTEEN









Lamme, nous allons fabriquer un double fond à la voiture, et nous y cacherons les sacs d'or. Nous nous ferons passer pour des forains: tu joueras de la cornemuse, et moi, je danserai sur la corde raide. De la sorte, nous gagnerons Rijmenam sans être inquiétés...

C'est une entreprise pleine de risques!



LORSQUE NOS AMIS ARRIVENT À BRUGES, SOETKIN QUITTE LAMME ET THYL; ELLE RESTERA DANS LA VILLE ET LOGERA CHEZ UN MEMBRE DE LA FAMILLE. LES DEUX JEUNES GENS POURSUIVENT LEUR ROUTE, EN SE FAISANT PASSER POUR DES FORAINS...





LES POSTES DE GARDE ET LES PATROUILLES NE LES INQUIÈTENT PAS. EN CE TEMPS LÀ, MALGRÉ LES TROUBLES, ON MÈNE JOYEUSE VIE EN FLANDRE, ET PARTOUT ON ACCUEILLE VOLONTIERS LES FORAINS. UN SOIR, L'UNE DES ROUES DE LA CHARRETTE DEVANT ÊTRE REPARÉE, NOS AMIS S'ARRÊTENT...









(A suivre.)



LE DOUBLE SILLON ROUGE

Après avoir été victime d'un attentat à Paris, le ras Lipari Mahonen décide de rentrer en Ethiopie pour mettre ses trésors — et notamment le Chat de Platine — en sûreté. Il en confie la garde durant le voyage à M. Colerette, qui l'accompagne, avec son neveu Jean-Jacques, sa nièce Marinon et leur vieille servante Sidonie. Après plusieurs avatars, le train spécial arrive à Marseille. Jean-Jacques et Marinon ont expédié, à l'insu de leur oncle, les trésors du ras. Heureusement, parce qu'ils eussent été volés durant le trajet !...

LA réception du Ras à la gare de Marseille avait été fastueuse. Toutefois, Lipari-Mahonen avait oublié d'introduire, comme il se l'était promis, du poil à gratter dans le cou des hauts fonctionnaires qui lui souhaitaient la bienvenue. Cette distraction avait pour cause la hâte, qu'éprouvait Sa Seigneurie, de retrouver et de remettre en marche le petit chemin de fer électrique, encore déposé aux bagages.

Avant de monter à bord de l'« As de Carreau », qui l'attendait au bassin de la Joliette, le Ras alla se reposer quelques heures au consulat général de son pays, rue Raimu.

Tout de suite, M. Colerette établit autour de l'immeuble un service de surveillance. Les agents venus de Paris se tenaient aux portes. Dans le grand vestibule veillaient cinq abyssins tout à fait sûrs, recrutés par le consul. Marinon, Jean-Jacques, la vieille bonne et le canard s'installèrent dans l'antichambre. Des deux cabinets principaux, l'un était réservé au Ras, qui se distrayait provisoirement en soufflant dans un mirliton; l'autre était réservé à la « suite » du noble personnage, laquelle comprenait maintenant Tiffon-Palamos, M. Laitance et le célèbre détective.

Presque immédiatement, Ygrec repartit en sifflotant, comme un touriste qui va visiter la ville. Il revint peu après, un seau de faïence à la main. Son oncle, qui sortait à son tour, lui demanda ce qu'il y avait dans ce seau. Jean-Jacques rougit :

— C'est de la pâte à modeler. Je me suis découvert des dispositions pour la sculpture.

M. Colerette éternua; son rhume de cerveau n'allait guère mieux, malgré les bains de pied à la moutarde.

— Bon, bon! Exerce-toi, mon garçon, soupira-t-il. Prépare ton avenir ! Puisqu'il n'est pas question que tu puisses me succéder !... Hélas ! les dons de détective ne sont pas héréditaires !

Le cher homme s'en alla de son pas pressé. Il voulait s'assurer, chez le capitaine du port, que l'« incartade » des enfants, envoyant le Chat-de-platine par la poste, n'avait pas eu de désagréables conséquences.



Le faux spahi entra dans une maison, au fond de l'impasse.

Malheureusement, le capitaine du port était en tournée. Il avait laissé un mot, à l'adresse du Ras ou de son représentant: « Le colis est bien arrivé. Je vous l'envoie ce soir, dès mon retour. »

Tranquillisé par cette nouvelle, M. Colerette se déguisa en 'ord anglais, selon son procédé personnel, et se dirigea vers le port.

Il se disait que, si les hommes de M. Douze poursuivaient l'accomplissement de leurs mauvais desseins, concernant les trésors du Ras, nul doute que certains des leurs dussent rôder non loin du bateau, en attendant de s'y embarquer, clandestinement ou non.

Le hasard servit notre « cerveau numéro un ». A mi-hauteur de la Cannebière, il vit sortir d'une grosse voiture un quidam — blond filasse, le nez en pied de poêle — dont le poignet droit portait de part et d'autre un double sillon rouge. Le pouce était spatulé, les articulations concaves. Ces détails rappelaient quelque chose au détective. Mais quoi ?... Il se frappa le front :

— J'y suis! C'est la main qui m'a saisi l'autre nuit dans le couloir du quatrième wagon. La main que Marinon, inconsciemment, avait faite prisonnière et que j'ai eu le tort de laisser échapper. Bref, la main du faux spahi.

Le blondain n'était encore qu'à dix pas. Il entra dans une ruelle où M. Colerette le suivit.

Tout de suite, poursuivant et poursuivi se trouvèrent dans un de ces quartiers en dédale qui entourent le port de la grande cité marseillaise. Des habitudes singulières règnent dans ces quartiers, où la police municipale ne pénètre guère; on les voit tantôt grouillants d'une population bigarrée et interlope, tantôt complètement déserts. A l'heure où notre ami s'y engagea, filant l'homme au poignet meurtri, on n'y voyait âme qui vive.

Il y eut deux coudes brusques, puis une petite place, où s'amorçait une impasse. « Je le tiens! » se dit M. Colerette. Pas encore: le faux spahi entra dans une maison, au fond de l'impasse. C'était un café malpropre, qui prenait jour par une fenêtre voilée d'un rideau rouge.

En s'approchant, notre limier constata que ce rideau n'était pas bien tiré.

Franchir les derniers mètres sans faire le moindre bruit, se coller au mur entre porte et fenêtre, glisser le regard par la fente, était pour M. Colerette un jeu d'enfant.

Dans une demi-obscurité, il aperçut son quidam, en conférence avec quatre autres inconnus. Par le fond, arrivèrent un cinquième et un sixième. Le détective faillit pousser un cri d'étonnement : il avait reconnu Jocast et le « bon vivant » !

Plus loin, à l'angle du comptoir, se dissimulait une silhouette étrange et sinistre. Un être énorme, au dos voûté, à la tête mal distincte sous un panama aux bords plongeants, au corps perdu dans un pardessus mac-farlane qui descendait jusqu'à terre...

Les sept individus écoutaient, dans une attitude respectueuse, le bossu qui, visiblement, leur donnait des instructions, en ponctuant ses propos d'un geste autoritaire.

« Sans aucun doute, voici les membres principaux de la bande », pensa M. Colerette. « Mais comment les faire coffrer ? »

A ce moment, le bossu tira de sa poche une demi-douzaine d'objets, qu'il répartit à la ronde.

« Ce sont des dominos ! Probablement des « double-six ». Et l'homme qui les distribue... J'y suis : c'est M. Douze en personne ! »

L'émotion stimula le rhume de M. Colerette. Un picotement lui monta au nez. Et il éternua avec fracas !

Les bandits levèrent la tête tous ensemble. Ils virent cette face indiscrète, collée à la fenêtre...

Ce fut une ruée vers la porte. Déjà notre ami avait pris ses jambes à son cou.

Sortant de l'impasse et traversant la petite place, il s'enfonça dans le lacis des ruelles, poursuivi par ses dangereux adversaires, dont les pas précipités se rapprochaient derrière lui.

La semaine prochaine :

ENTREE EN JEU D'UN LASSO ET D'UNE PATE A MODELER



Les Emeraudes du Conquistador

TEXTES ET DESSINS DE JACQUES LAUDY

Transportés dans l'avenir par magie, Hassan et Kaddour échouent au XVIIe siècle. Un naufrage les jette sur les côtes de l'Amérique centrale, en compagnie de leurs nouveaux amis Sosthène de la Véranda et Cunégonde...









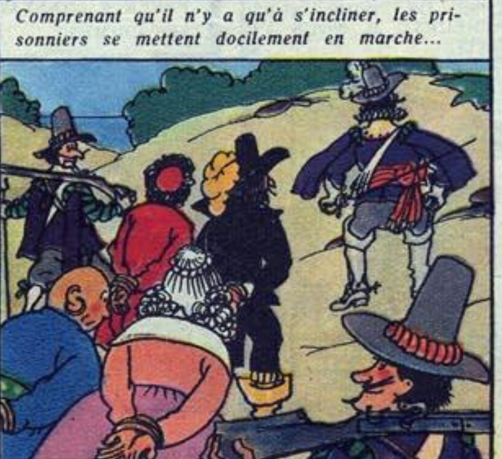














(A suivre.)

Le cas étrange de Monsieur de Bonneval

Parcourant les rues de Melbourne, Remy et Ghislaine reconnaissent leur père dans le conducteur d'une charrette. Ils s'élancent pour le rejoindre... Hélas, le bandit Héribert, lui aussi, a aperçu le savant, et il suit les deux enfants...

Textes et dessins de F. Craenhals.













OOOH ! MON DIEU... PAPA A RELLEMENT PERDU LA MEMOIRE !... PAUVRE PAPA... C'EST TERRIBLE...



EN PLEURANT, LES DEUX ENFANTS RACONTENT TOUT LE DRAME A LEUR PERE : COMMENT IL A DISPARU, COMMENT ILS ONT RETROUVE SA TRACE ET APPRIS QU'IL AVAIT PERDU LA MEMOIRE ; ILS LUI FONT LE RECIT DE LEUR VOYAGE, ET DE LA DISPARITION D'YVES ET WILLIAM; ILS LUI REVELENT LE ROLE INFAME JOUE PAR HERIBERT ET HIPPOLYTE. HELAS, LE MALADE NE SE SOUVIENT DE RIEN... MAIS IL CROIT LES ENFANTS.













(A suivre.)

Un RÉVEILLON PAR TÉLÉGRAPHE

(Suite de la page 4)

La traversée des marais et du lac fut rapide : il n'y eut que deux échouages vite corrigés par un effort général. Au lever du soleil, la lougue pirogue remontait la petite rivière. Deux heures après, il fallut décharger et dire adieu aux tirailleurs.

— Fé sô, dit Séghéir en riant.

La petite caravane eut tôt fait de parcourir la courte piste traversant l'oasis dans la direction du nord-est. Comme prévu, l'on campa à la limite du sable. Une tente pour les vieux, une tente pour les jeunes; les bagages répartis dans l'intervalle, et les ânes, en liberté : c'est une région où ne se hasardent ni le lion ni le chacal; l'animal le plus dangereux est le pou...

Dès six heures, les voyageurs furent réveillés par un concert de braiements : c'était Dièze et Bémol qui demandaient à boire. Les deux garçons éclatèrent en protestations joviales :

— Ta bouche, Aliboron !...

— C'est que le puits est au fond de la ravine !

— Séghéir, dit Roland, donne à ces soiffards les bouteilles de champagne, et qu'on n'en parle plus.

— Ça va, monzami, dit le Berbère.

Les jeunes gens se recouchèrent en riant. Tout à coup une détonation les fit sursauter.

— Qu'est-ce que c'est ?... Des rôdeurs ?

— Nom d'un chien, cria Gabriel, Séghéir a pris ta plaisanterie au pied de la lettre : il a fait sauter le bouchon d'une des trois bouteilles !

Il y eut une ruée des trois Français.

— Quel est le crétin qui a voulu faire de l'humour ? demandait Joniault indigné. Vous savez bien que les gens d'ici prennent tout au sérieux et que quand on leur dit de prendre la lune avec les dents, ils montent sur une chaise !

L'affaire s'arrangea parce que Gabriel avait dans sa besace un bouchon de caoutchouc. Il n'y eut qu'un peu de mousse de partie. Le réveillon de Roum-el-Fas n'était pas compromis. Ensuite, naturellement, on alla chercher de l'eau pour les ânes.

★

Cette première journée de marche dans le désert fut un véritable charme. Le ciel était couvert, l'air tranquille, le sable uni. Sur les montagnes russes des dunes, Dièze et Bémol trottaient gaiement, malgré les paquets énormes sous lesquels disparaissaient leurs flancs et leur croupe. En tête de l'expédition marchait Séghéir, toujours riant tout seul. Les deux garçons accompagnaient les petits ânes; tandis que Joniault, le fusil à la main, passait de droite à gauche et d'avant en arrière.

Vers midi, il put tuer une antilope, qu'on réserva pour le repas du soir. Ce fut un allègre festin, où l'on bavarda ferme en dépit de la fatigue. Les trois Français se voyaient déjà arrivés, le surlendemain, et s'en faisaient une fête. Séghéir mit fin à leurs joyeux propos en montrant l'horizon de l'ouest : rouge et blanc, avec des stries verticales...

— Demain, le vent se lèvera, conjectura Joniault.

De fait, les bourrasques commencèrent dès le départ.

Au milieu de la matinée, l'allure était ramenée à trois kilomètres à l'heure, sur un sol mou où passaient et repassaient les cinglants nuages de sable. A tout instant, il fallait empêcher les ânes de se coucher, et leur nettoyer les naseaux. Roland s'était enveloppé dans un large burnous, dont sortaient des grognements indistincts. Gabriel ne disait rien, mais il ne sifflotait plus et son souffle devenait court.

On s'arrêta plus tôt que d'habitude, car la troupe était épuisée.

Il était impossible de monter les tentes par un temps pareil. Heureusement, Séghéir trouva une espèce d'auvent naturel, formé par un repli de dune sous lequel tout le monde put s'abriter.

Ce soir-là, il fallut consommer l'eau des outres, et les ânes restèrent sur leur soif.

La nuit fut d'autant plus pénible que Joniault crut entendre des voix et des hennissements de chevaux. Longtemps, les quatre hommes se turent, aux aguets dans le noir.

Rien ne se passa tant que le jour ne fut pas levé. Mais, comme notre quatuor, peu après l'aube, profitant de la diminution du vent, se dirigeait vers le puits de Sébath, où ils voulaient refaire leur provision d'eau, un coup de feu éclata et une balle siffla à leurs oreilles. C'était un groupe de pillards qui leur souhaitaient la bienvenue à leur manière.

La deuxième balle emporta le feutre légendaire de Joniault, éraflant la main de Séghéir, qui se contenta de murmurer :

— Fé sô !

Pendant une heure, il fallut tirailler contre les deux nomades qui (vérification faite) se trouvaient embusqués près du puits avec leurs montures. Roland fut assez adroit pour toucher l'un des deux fâcheux. L'autre cessa le feu. Et tous deux, sans demander leur reste, vidèrent les lieux où l'on trouva des traces de sang.

— C'est bien notre chance ! grogna Joniault. Sur cent trajets que j'ai faits dans ce coin, je n'ai pas rencontré trois fois des gredins de cette espèce. Il a fallu que cette fois-ci ils viennent nous faire perdre du temps, alors que nous sommes particulièrement pressés ! Car ce soir est celui du 31 décembre !... Ce serait trop bête si nous rations notre arrivée.

Grâce au ciel, le vent tomba tout à fait. Le chemin devint meilleur. A neuf heures et demie, éreintés mais radieux, les quatre hommes débouchèrent dans le creux de vallon où s'abritait le poste de Roum-el-Fas.

C'est Roland qui aperçut le premier les trois cônes de terre entourés d'une muraille basse. La pleine lune illuminait merveilleusement un paysage de désert jaunâtre et tourmenté.

— Tirons un coup de revolver pour réveiller ces marmottes ! proposa l'impétueux garçon.

— Non, non, approchons-nous sans rien dire.

A dix mètres, on n'entendait toujours rien, pas même le piétinement bien connu de l'homme de garde... Joniault sauta le rempart en criant :

— C'est nous ! c'est nous !

Un silence total lui répondit... Force fut aux voyageurs de reconnaître avec stupéfaction que le poste était abandonné...

Il ne restait dans les deux huttes d'habitation que du matériel lourd et les réserves ordinaires. Le cône central était fermé à clé; mais Roland eut tôt fait de l'ouvrir. Tout était intact : l'appareil de télégraphie sans fil dans son logement, les papiers administratifs sur la table.



Tout de suite, Roland se mit à l'ouvrage pour le dépannage.

— Où sont-ils allés, bon Dieu ? se demandait Joniault... Une chasse à la gazelle?... Mais l'un des trois serait resté, à toute éventualité !

Pendant que les Français discutaient, Séghéir déchargeait les bourricots, avec le plus grand flegme.

— Nous avons l'air malins, avec nos provisions de réveillon ! fit Gabriel.

A ce moment, Roland poussa un cri :

— Ça y est, l'appareil est réparé. Et il y a des messages dans l'air: les manettes vibrent.

— Qu'est-ce que tu me racontes ? fit Joniault. Ce poste-ci ne peut capter que les appels de Soudan-Sept ! Qui oserait se servir de nos appareils ?

— Ils marchent ! Ils marchent ! assura le jeune homme.

Et de noter d'une main fiévreuse, la dépêche qui s'inscrivait sur la bande du récepteur :

« Soudan-Sept appelle Roum-el-Fas... Soudan-Sept appelle Roum-el-Fas ! »

— Réponds : « Roum-el-Fas écoute ».

« Sommes arrivés ici tous les trois et apprenons départ zone avancée... »

— Qui est-ce, bon Dieu, qui est-ce ? criait Joniault.

— Jambord, Chaussepied, Moraine, épelait Roland.

— C'est inouï ! s'écriait le chef. Nous les cherchons ici et ils sont chez nous! Mais qu'est-ce qu'ils sont allés faire là ?

« Qu'est-ce que vous êtes allés faire à Soudan-Sept ? » télégraphia docilement Roland.

Et la réponse vint, simple, péremptoire : « Vous souhaiter la bonne année « »

Les trois camarades en restèrent bouche bée. Ainsi, pendant qu'ils marchaient trois jours, franchissant cent-vingt kilomètres, pour faire une surprise à ceux de Roum-el-Fas, ces derniers avaient la même idée et se mettaient en route en sens inverse !...

Les deux groupes avaient dû se croiser de fort près, probablement le jour du grand vent. Eh bien, c'était un drôle de réveillon !...

Le télégraphe se remit en marche :

« Minuit... Tous nos vœux... Mais regrettons ne pas trouver vos bouteilles de champagne. »

« Les avions apportées avec nous... Les buvons à votre santé... »

« Tous nos vœux ! » fut la réponse.

On fit sauter les bouchons en riant de la circonstance, et l'on trinqua aux absents.

— Fé sô, disait Séghéir en se frottant la poitrine, après avoir vidé son verre.

« Nous vengeons sur votre provision de chocolat ! » disait encore Soudan-Sept.

A quoi Roum-el-Fas répliquait — par dessus les immenses étendues de sable et d'eau — « Allez-y, les copains!... Ce n'est pas tous les jours la nouvelle année ! »



LE CASQUE TARTARE

TEXTES ET DESSINS DE WILLY VANDERSTEEN

M. Lambique et ses amis se dirigent vers Bagdad. Au cours de la traversée du désert, Bob et Bobette sont enlevés par des soldats...



















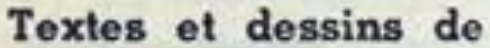
Monsieur Lambique qui avait presque rejoint ses jeunes amis, arrive devant la montagne au moment où la muraille se referme





(A suivre.)





Textes et dessins de Jacques Martin.

































Mais il ne peut apercevoir les deux paires d'yeux qui, là-haut, par une étroite lucarne de la nef obscure, épient chacun de ses gestes...

Le voilà!

(A suivre.)

Le MONDE HALL

A VEZ-VOUS déjà rencontré des spéléologues ?... Ce sont ces hommes hardis, que l'on voit un beau matin, tout fringants, bien sanglés dans leur salopette fraîchement repassée, s'enfoncer dans les entrailles de la terre. A condition de ne pas manquer de patience, on peut les en voir ressortir de longues heures ou de longs jours plus tard, épuisés, les yeux hagards, les vêtements alourdis de terre glaise. « Drôle de sport ! » se diront peut-être certains d'entre vous. « Que diable ces explorateurs vont-ils chercher au royaume des ténèbres ? » C'est tout simple : ils vont à la découverte d'un monde hallucinant, où depuis des milliers ou des dizaines de milliers d'années, pas un être humain n'a pénétré ! Ces explorations les amènent d'ailleurs souvent à faire des trouvailles fantastiques. Sans la spéléologie, nous n'aurions jamais retrouvé les chefs-d'œuvre des artistes préhistoriques, devant lesquels aujourd'hui tout le monde est saisi d'admiration.

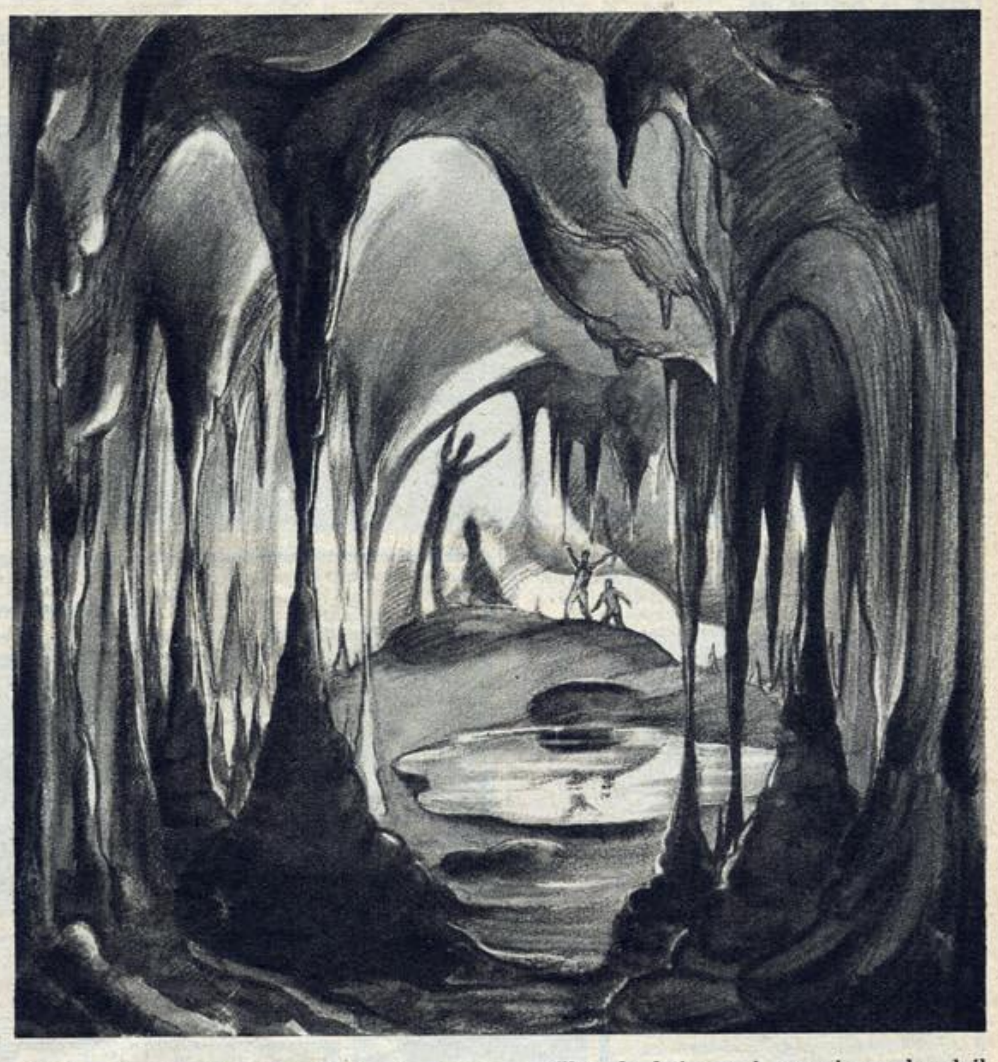
C'est ainsi qu'en franchissant un redoutable siphon dans la grotte de Montespan, Norbert Casteret découvrit, il y a quelque temps, la plus ancienne statue du monde : un ours d'argile exécuté il y a deux cents siècles par les hommes des cavernes. Sans la spéléologie, nous n'aurions pas retrouvé non plus les vestiges des animaux fabuleux qui, voici trois ou quatre mille ans, hantaient les forêts de l'Europe : ces tigres géants, hyènes féroces, ces ours gigantesques, que nos lointains ancêtres combattaient avec des armes rudimentaires.

Mais la spéléologie ne se borne pas à être un sport passionnant; elle est aussi une entreprise utile. On ne compte plus les services qu'elle a rendus et qu'elle continue de rendre à la science, dans le domaine de la géologie, de l'hydrologie, de la géographie.

Ceci dit, il convient d'ajouter que ce sport n'est pas à la portée de tout le monde; il nécessite un entraînement, un sang-froid, une endurance physique, qui rendent sa pratique dangereuse pour les débutants. Ses victimes sont presque aussi nombreuses que celles de l'alpinisme. Combien de spéléologues n'ont pas été écrasés par des éboulements de rochers souterrains, noyés dans des siphons, asphyxiés par des poches de gaz carbonique; certains même ont connu la lente agonie des enterrés vivants. Coincés dans un passage rétréci, immobilisés par les bourrelets que faisaient leurs vêtements, incapables de se dégager, ils ont dû attendre, dans une immobilité atroce, que la mort vienne les délivrer.

●

Nous sommes heureux de vous présenter aujourd'hui le récit d'une aventure vécue par l'un de nos amis spéléologues, Jean-Pierre Van den Abeele.



IL est onze heures du soir. Nous nous équipons rapidement et nous gagnons en silence l'entrée de la grotte. Celle-ci s'ouvre par une faille à quarante cinq degrés, ancienne perte de la rivière qui a été détournée pour former un siphon un peu plus loin. La longue suite des couloirs nous intéresse peu ce soir; nous marchons l'un derrière l'autre, sans même lever la tête, dans les vastes galeries qui forment la première partie de cette grotte.

Après avoir suivi la rivière sur trois cents mètres, nous arrivons enfin au but que nous nous sommes fixé ce soir : le siphon. C'est à cet endroit que l'eau noire disparaît pour reparaître deux kilomètres sept cents plus loin, au lieu dit d'Avignon. Notre équipe est composée de trois hommes : Jacques Stas, Claude Pêcheux et moi.

Nous allons ce scir tenter de forcer le passage malgré un équipement très sommaire. Nous ne possédons, en effet, qu'un masque assez rudimentaire contenant de l'oxygène pour cinq minutes. Nos vêtements de plongée se résument à un maillot de bain et à un vieux chandail de laine. Jacques Stas, le plus jeune de la bande, mais aussi le plus hardi, veut passer le premier. Nous le laissons faire. Pendant qu'il fixe son masque, nous lui passons une corde autour de la taille. Un système de traction devait nous permettre de garder le contact avec le plongeur.

Nous étions convenus d'un code :

Une secousse signifierait : «lâchez du mou ».

Deux secousses : « je suis en difficulté, ramenez ».

Trois secousses : « j'ai passé ».

Quatre secousses : « je reviens ».

Après les recommandations d'usage, notre jeune coéquipier pénètre dans l'eau qui, à cette époque de l'année (nous sommes en novembre), ne dépasse pas cinq degrés. Il faut ajouter à l'inconvénient d'une basse température, celui de voir devant soi toutes sortes de détritus nauséabonds qui tournoient lentement à la surface, rendant le siphon encore moins engageant.

Je m'informe de l'heure, il est près de minuit. Un plouf sonore m'apprend que mon camarade a plongé. La faible lueur

de son éclairage sous-marin (en l'occurrence une simple pile plate) disparaît rapidement dans les profondeurs de la rivière à la surface de laquelle de grosses bulles crèvent avec un bruit mat. La corde file vite entre nos doigts, et tandis que les mètres succèdent aux mètres, nos deux visages anxieux essayent de percer les ténèbres de l'eau noire. Tout à coup, une série de secousses que nous distinguons fort mal. Nous enregistrons. Nous comptons : un... deux... trois coups, puis, plus rien. Il doit être passé; le bouillonnement de l'eau vient de cesser. Nous nous regardons tous les deux, un peu sceptiques, puis nous rongeons notre frein dans l'attente de nouvelles instructions. Bientôt de violentes tractions agitent de nouveau le filin en même temps que d'énormes bulles remontent à la surface. Nous comptons quatre coups : le signal du retour. Par longues brassées nous ramenons la corde qui commence à résister; nous tirons de plus belle et nous voyons tout à coup surgir, tel un monstre marin, notre malheureux compagnon qui se traine à quatre pattes dans la boue.

Il se lève, trébuche, arrache son masque et se met à hurler plusieurs « Au secours... Au secours... » qui se répercutent sinistrement dans les sombres couloirs de la grotte.

Nous le tirons aussi rapidement que possible sur la berge. Nous détachons la corde qui lui enserre la taille. Il est encore à demi-inconscient et incapable de dire un mot. Peu à peu, cependant, sa respiration rauque et saccadée s'apaise et il parvient, en courtes phrases, à dépeindre la situation tragique dans laquelle il vient de se trouver : « C'est horrible, murmure-t-il, j'ai bien pensé que j'allais y rester ! Plus jamais on ne me reverra dans un siphon ! » Inutile d'ajouter que notre expédition dont on attendait de fructueux résultats se clôture là. Nous sommes exactement restés deux heures dans la grotte.

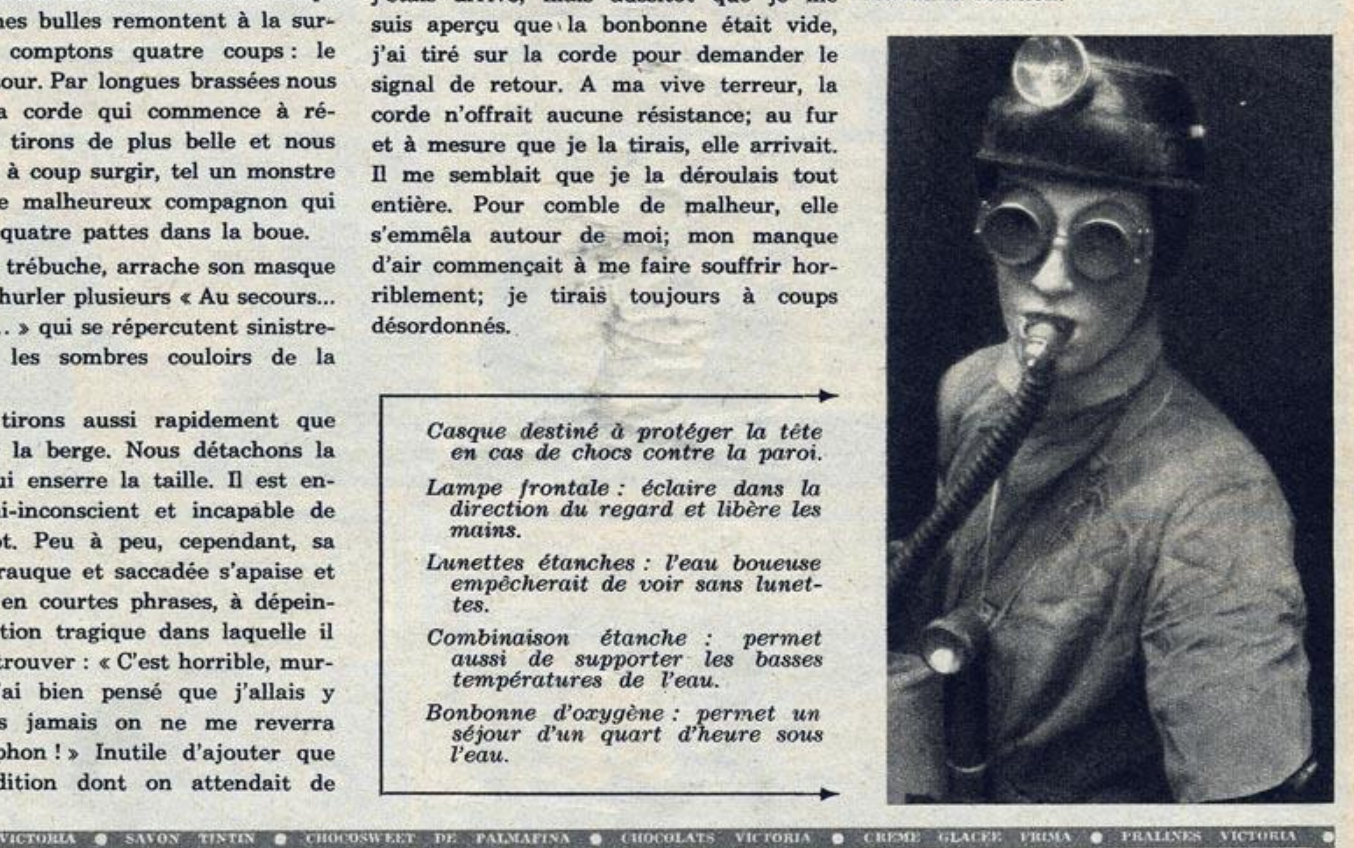
Mais que s'est-il passé au juste ?

Remis de ses émotions, notre jeune équipier nous raconte ce qui suit : « Après avoir plongé, je me suis mis en devoir de suivre la paroi à l'aide de ma lampe. Cette manœuvre était fort malaisée; l'eau saturée de boue m'empêchait de voir à trente centimètres; de plus, je ne parvenais pas à régler convenablement mon masque qui m'envoyait plus d'oxygène que je n'en voulais, de sorte que très vite il m'est devenu presque impossible de respirer. Ma provision d'air de cinq minutes a été épuisée en quelques secondes. J'ignorais la profondeur à laquelle j'étais arrivé, mais aussitôt que je me suis aperçu que la bonbonne était vide, j'ai tiré sur la corde pour demander le signal de retour. A ma vive terreur, la corde n'offrait aucune résistance; au fur et à mesure que je la tirais, elle arrivait. Il me semblait que je la déroulais tout entière. Pour comble de malheur, elle s'emmêla autour de moi; mon manque d'air commençait à me faire souffrir horriblement; je tirais toujours à coups désordonnés.

Finalement, n'en pouvant plus, j'expirai, puis je m'accrochai à la corde en la secouant une dernière fois avec ce qui me restait de vigueur. Après quoi, je perdis connaissance. La première chose que je vis lorsque je revins à moi fut la lumière tremblottante de la lampe à pétrole que je pris pour une bougie brûlant au fond d'une cave.

Etais-je encore sur la terre ? J'aurais été incapable de le dire. Ma tête et mes poumons me faisaient atrocement mal. C'est alors que j'ai hurlé « Au secours ».

Cette aventure n'eut aucune conséquence, mais elle fit plus d'impression sur les jeunes novices que nous étions alors que tous les accidents dûs aux redoutables siphons dont nous avions lu ou entendu la relation.



Casque destiné à protéger la tête en cas de chocs contre la paroi.

Lampe frontale : éclaire dans la direction du regard et libère les mains.

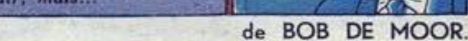
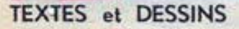
Lunettes étanches : l'eau boueuse empêcherait de voir sans lunettes.

Combinaison étanche : permet aussi de supporter les basses températures de l'eau.

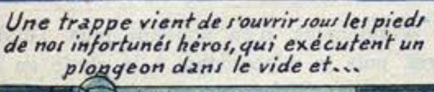
Bonbonne d'oxygène : permet un séjour d'un quart d'heure sous l'eau.

Monsieur Barelli à Nusa-Penida

Moreau et Barelli sont à Nusa-Penida. Dans le temple du dieu Bhougi-Whougi, ils manquent de tomber aux mains du bandit qui veut les supprimer. Ils essaient de fuir, mais...

TEXTES et DESSINS de BOB DE MOOR.

















En plantant un os dans ce crâne, je me fabrique un bélier!

A l'attaque! Frayons-nous un chemin vers la liberté!









(A suivre.)

Aventure au Mexique

Don Juan de los Cordalès a été nommé gouverneur de Santa Marta, au Mexique. Mais à peine est-il arrivé que des soulèvements se produisent, suscités par les intrigues de don Vicente, qui veut supplanter le gouverneur...



LES CIRCONSTANCES FAVORISENT LES TENEBREUX DESSEINS DE DON VICENTE. UNE RECOLTE DESASTREUSE A FAIT MONTER LE PRIX DES DENREES ET AJOUTE AU MECONTENTEMENT QUE PROVOQUE L'ATTITUDE DES ESPAGNOLS. LES AGENTS A LA SOLDE DE DON VICENTE JETTENT DE L'HUILE SUR LE FEU.



















(A suivre.)

LE MASQUE d'IVOIRE

L'empereur Koublaï a nommé Marco Polo gouverneur de la ville de Yang-Chou. Les dignitaires chinois sont jaloux de l'honneur accordé à l'étranger. L'un d'eux soudoie l'ancien serviteur Sun...

Sun s'éloigne, songeur. Quel est l'inconnu qui l'a chargé de cette étrange mission ? Il doit probablement s'agir d'un notable de la ville, désireux de nuire au gouverneur. Malheureusement, la cagoule, en étouffant la voix de son interlocuteur, l'a empêché de savoir à qui il avait affaire.



Quelqu'un cherche à exciter le peuple contre moi !

Mais Ning-Tu met Marco Polo au courant de la situation.



Les hérauts sont chargés de démentir ces rumeurs mensongères.



A quelque temps de là, un messager apporte à Marco Polo une note de l'empereur.



Le gouverneur reçoit aussitôt le courrier.

Nous avons appris que Naïam et notre neveu Kaïdou veulent nous déclarer la guerre, afin de se partager l'empire. Nous levons une armée. Que les forges de Yang-Chou fabriquent le plus grand nombre d'armes possible. Toutes les portes de la ville doivent être fermées et personne n'en sortira sans votre autorisation.



Les ordres de l'empereur sont immédiatement exécutés. La population, qui pressent un danger, est désagréablement impressionnée. La guerre va-t-elle ravager la contrée ?...

Les dirigeants des fabriques d'armes sont convoqués au palais du gouverneur.







Les portes sont rouvertes. Ceux qui entrent ou sortent doivent être munis d'un laissez-passer.

Sun est alerté par son suiveur.



Les dignitaires de Yang-Chou s'indignent de n'avoir pas été mis au courant de la situation. Ils murmurent, mais ils n'osent pas demander des éclaircissements à Marco Polo.





Au crépuscule, les gardes de la relève se dirigent vers une des tours d'enceinte de la ville...



Brusquement...







Les gardes apprennent aussitôt la nouvelle à leurs compagnons.

Ning-Tu en est bientôt informé.



La semaine prochaine : LE MYSTERE DU PAVILLON BLEU...



LE PACTE DE PASHUTAN

Dans une bouteille apportée par la mer, Luc et Michette Lorient ont trouvé une bague ancienne, couverte de caractères cunéiformes, et un parchemin rédigé en espagnol. Ils envoient le tout à leur oncle Elémir, l'éminent orientaliste...

TEXTES ET DESSINS DE RAYMOND REDING

























(A suivre.)



La FORTUNE... par PIGEONS VOYAGEURS !

JUIN 1815 : le dernier sursaut de l'Aigle... Les armées de Napoléon franchissent la frontière belge et marchent au-devant des Alliés. La première rencontre leur est favorable. A Ligny, les Français remportent une victoire éclatante. La nouvelle en parvient à Paris, où elle provoque aussitôt une baisse vertigineuse dans les titres autrichiens et prussiens. Puis, c'est Waterloo : la victoire de Napoléon ne fait de doute pour personne.

Pourtant, le financier Rothchild reste sceptique. Afin d'être informé avant le reste du monde sur l'issue de la bataille, il a fait suivre les armées de l'empereur par un de ses émissaires, avec mission de lui expédier, aussi rapidement que possible, des pigeons voyageurs qui le renseigneraient sur la tournure des événements. Cette idée de génie va lui rapporter des millions; alors que tout Paris nage encore dans l'euphorie de la victoire, Rothchild apprend la défaite ! Il fait aussitôt main basse sur les titres ennemis encore libres sur le marché de Paris, et il les revend le lendemain avec un bénéfice... plantureux !!!

Cet exemple illustre va inspirer, quelques années plus tard, un petit employé de banque allemand. Pour que ses compatriotes commerçants soient le plus rapidement possible mis au courant des fluctuations des bourses parisienne et londonienne, il organise, lui aussi, un service d'information à l'aide de pigeons voyageurs, qui transmettent les nouvelles beaucoup plus vite que les voies habituelles de l'époque. Ces messagers ailés font la navette entre Bruxelles — où les nouvelles de Paris et de Londres sont centralisées — et Aix-la-Chapelle, d'où elles sont transmises à toutes les villes allemandes.

Malheureusement, ce succès n'est qu'un feu de paille ! A quelque temps de là, on établit des lignes télégraphiques entre les principales villes d'Europe occidentale, et ce nouveau procédé rabaisse les pigeons voyageurs de l'ingénieux Allemand au rang des tortues !

Notre homme se transporte alors à Londres, où il fonde sa propre agence télégraphique. Celle-ci, installée dans les environs de la Bourse, recueille non seulement les nouvelles du monde des affaires, mais aussi, les informations générales ou d'ordre politique.

Et cela, c'est nouveau ! En 1856, cinq ans après sa fondation, l'agence compte parmi les entreprises les plus prospères. Mais son fondateur veut réaliser mieux encore; plusieurs fois déjà, il a tenté de faire adopter son système de dépêches par la presse anglaise; ce n'est qu'à la fin de l'année 1858 qu'il y parvient. Bientôt, tous les journaux de Londres — même le « Times » qui, en bon journal conservateur qu'il est, s'était montré extrêmement méfiant au début et n'avait jamais voulu entendre parler de cette innovation — prennent un abonnement à la fameuse agence télégraphique, et insèrent ses télégrammes. L'habile homme d'affaires ouvre alors des filiales dans toutes les villes importantes d'Europe, d'Asie, d'Afrique, d'Amérique du Nord et du Sud...

Lorsque éclate la guerre franco-allemande de 1870, le fondateur de l'agence de Londres décide d'organiser un service d'informations absolument objectif; ayant pris accord d'une part avec l'agence française Havas, et d'autre part avec l'agence Wolff, il peut fournir à ses abonnés les communiqués des armées en présence.

Quelques années plus tard, durant la guerre des Boërs, il tente de reprendre le même système d'information objective; mais la censure lui met des bâtons dans les roues. On accuse même l'agence télégraphique d'entretenir des relations avec l'ennemi ! Cette façon de voir s'accentue encore avec le temps; si bien que durant la première guerre mondiale, il est devenu totalement impossible à l'agence télégraphique de Londres (comme d'ailleurs à celles de tous les pays en cause dans le conflit) de communiquer des nouvelles objectives, c'est-à-dire prises dans chacun des camps adverses. Une seule version des événements (la plus favorable, évidemment) est transmise au public.

Le fondateur de la grande agence d'information londonienne est naturalisé anglais et anobli. Il meurt en 1899. Son nom est aujourd'hui célèbre dans le monde entier. Il s'appelait Paul-Jules Reuter. Quant à son œuvre, «l'Agence Reuter», c'est l'un des plus puissants organes d'information de l'univers.



INTERDIT aux GARÇONS !...

LES TROIS CAKES



Chers « cordons bleus »,

SI vous voulez bien, aujourd'hui, nous parlerons cuisine. Car le mois de décembre, avec les massepains de Saint Nicolas, les bûches de Noël et les marrons glacés du Nouvel An est le mois de la gourmandise... et des estomacs barbouillés.

Pourtant, il nous faut affronter encore la troisième et dernière fête de la saison, la Nouvelle Année. Et vos mamans, comme la mienne, comptent sur leur grande fille pour leur préparer un peu de pâtisserie saine et économique. Pour ma part, j'ai décidé de faire trois cakes : un grand pour offrir à nos visiteurs du 1er janvier, un autre que nous irons porter à la chère tante Aglaé et un tout petit pour cette peste de cousine Gertrude.

Voici ma recette. Elle est simple. Prenons quatre œufs. Avec leurs coquilles, ils pèsent environ 250 grammes. Préparons successivement le même poids de farine, de sucre, de margarine, de raisins secs et fruits confits coupés en petits morceaux. Soit cinq fois 250 grammes en tout. Mélangeons sucre et farine en ajoutant une pincée de sel, une cuillère à café de rhum et les jaunes d'œufs. Malaxons avec une cuillère en bois. Incorporons alors la margarine fondue, les raisins et fruits confits et, enfin, les blancs battus en neige bien ferme.



Il s'agit maintenant de préparer le moule que nous aurons choisi rectangulaire et trop grand pour la quantité de pâte (car le gâteau va doubler de volume). Ainsi qu'un tapissier, badigeonnons de colle (pardon, de margarine) les murs et le plancher du moule. Puis, appliquons, non pas un papier à fleurettes, mais un papier blanc dont nous découpons les quatre coins pour qu'il n'y ait pas de plis. Graissons maintenant l'intérieur de cette enveloppe, versons-y notre pâte et recouvrons d'un couvercle de papier margariné, côté pâte, évidemment.

C'est ici que les Romains s'empoigneront (ou plutôt les raisins et les cordons bleus). Car si nous plaçons le cake à four tiède, nos raisins et fruits confits vont bêtement se laisser couler tous ensemble vers le fond dès que la margarine de la pâte se liquéfiera à la chaleur. Mais si nous chauffons le four au maximum les bulles d'air de la pâte se dilateront violemment et soulèveront les fruits. Le gâteau durcira vite et les raisins seront aussi coincés que le fut, un jour, dans le ciment, le pied de M. Lambique. Après dix minutes, ouvrons le four et d'un geste noble — toujours comme M. Lambique — pourfendons papier et croûte, au milieu et sur toute la longueur. Pas de pitié, sacrebleu ! Remettons la victime au four et abaissons la température. Après vingt ou trente minutes de cuisson modérée, le cake est à point. Après 24 ou 48 heures, le cake est suffisamment rassis pour être coupé. Après une semaine, le cake n'est plus. Il est digéré. Voilà, chères amies, la recette du cake pour les visiteurs du Nouvel An (à condition que les frères ne l'aient pas découvert et englouti avant 1952). Il vous vaudra bien des félicitations. Même processus et mêmes quantités pour le cadeau à la brave tante Aglaé. Il vous vaudra des embrassades aussi affectueuses que moustachues. Quant au cake pour la méchante vieille cousine, Marc suggère que vous remplaciez les raisins par des petits cailloux, Jean propose des chenilles comme fruits confits; au lieu de farine, Phil emploierait de la poudre de riz et Pitou supprimerait allègrement le sucre pour l'ajouter à sa panade. Quant à moi, je vous conseille simplement de diminuer les quantités de moitié. Cela vous vaudra un « merci » sec, du bout des lèvres, mais aussi une conscience tranquille. Ce qui est une excellente manière d'aborder l'An Nouveau. A propos : Bonne Année, Mesdemoiselles !

Françoise

IL FAUT DE TOUT POUR FAIRE UN MONDE

DE L'OR AU FOND DE LA MER!



Il est impossible d'évaluer les fortunes qui gisent au fond des mers. Des milliers de navires ont disparu, corps et biens, sans qu'aucun registre de la Marine eût jamais mentionné leur nom. Certaines de ces catastrophes, toutefois, sont rapportées par les historiens.

Ainsi, les chroniqueurs de la Rome ancienne racontent le naufrage de deux navires chargés d'or, de pierres précieuses et de bijoux, qui périrent au large du port de Naples, deux cents ans avant notre ère. Au XVIe siècle, lors de la conquête de l'Amérique du Sud par l'Espagne, des milliers de navires espagnols chargés de trésors furent engloutis. En 1562, le vaisseau amiral de l'Invincible Armade disparut entraînant dans l'abîme une cargaison d'or et d'argent évaluée à 600 millions. Un nombre respectable de millions se perdirent également dans la baie de Vigo, en 1707, lorsque la flotte anglo-hollandaise y vainquit les galions espagnols. En 1799, un navire fit naufrage dans le Zuiderzee; il transportait à son bord 24 millions de « talers ». Près de Sébastopol gisent, à 70 mètres en dessous du niveau de la mer, 200 millions de souverains anglais. Et combien de fortunes amassées par les anciens rois de la piraterie reposent aujourd'hui dans le lit du Pacifique! Lorsque le « Titanic » fit naufrage, une cargaison d'or et de pierres précieuses valant plus de 20 millions disparut avec lui; l'« Empress of India » coula avec 4 millions de lingots d'argent. Entre New-York et Boston, de 1843 à 1893, deux mille cent trente et un bâtiments sombrèrent ou s'échouèrent, totalisant une perte de plusieurs millions de dollars-or. Enfin, lorsque durant la guerre 1914-1918, le « Laurentic » fut torpillé, 100 millions disparurent avec lui.

Ces chiffres sont bien faits pour tenter les aventuriers de notre époque; mais en dépit des moyens perfectionnés mis à la disposition des chercheurs par la technique moderne, la mer rend rarement les trésors qu'elle a engloutis!

LA DERNIERE NEE DES « PETITES »



Une fabrique de Westphalie a lancé sur le marché une automobile minuscule. C'est une décapotable de 1 cylindre, à refroidissement par air. Cette miniature, qui peut transporter une charge de 200 kgr., pèse elle-même 125 kgr. et mesure 2,45 mètres de longueur sur 1,16 mètre de largeur. Elle consomme 2 l. 1/2 aux 100 kilomètres, et atteint une vitesse moyenne de 70 kilomètres à l'heure. Qui ne rêverait pas de posséder un tel... joujou!

JUSTE CHATIMENT

On sait que des châtiments exemplaires sont infligés aux automobilistes ayant causé des accidents en état d'ébriété. La justice amériacine semble convaincue de l'efficacité de ces punitions rigoureuses. Mais elle prend parfois des mesures inattendues pour frapper l'imagination des chauffards, et les amener à s'amender. C'est ainsi qu'on a vu un juge du Texas obliger septante-sept délinquants (punis pour accidents causés en état d'ivresse) à suivre pieds nus l'enterrement d'une personne tuée dans un de ces accidents. D'autre part, on apprend qu'un juge de l'Etat de New York a condamné toutes les femmes, dont le nom figure dans la liste des procès-verbaux d'infractions au code de la route, à visiter chacune quatre hôpitaux où sont soignées les victimes d'accidents d'automobile.

Solution des problèmes du n° 51

Mots croisés. Horiz. : *1. De; 2. mou; 3. us; 4. or; 5. an; 6. eh; 7. ut; 8. canot; 9. oiseau; mi; 10. lac; ra; sil; 11. un; route; 12. Reus.*

Vertic. : *1. Il; 2. sa; 3. écu; 4. ... 5. Ur; 6. are; 7. as; ou; 8. sus; 9. omit; 10. utile; 11. et; 12. ah; 13. on; 14. mur; 15. dos; 16. jeu.*

Le coin des calés : *1. a) Dublin; b) Ankara; c) Tirana; d) Montevideo; e) Caracas; f) Addis-Abéba; g) Beyrouth; h) Bucarest. — 2. a) Corneille; b) Shakespeare; c) Boileau; d) Racine; e) Mrs H. Beecher-Stowe; f) Chateaubriand. — 3. a) Qui trop embrasse, mal étreint. b) Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée. c) Aux grands maux, les grands remèdes. d) En toute chose, il faut considérer la fin. e) Il n'y a que le premier pas qui coûte. — 4. a) Charles Quint; b) Louis XIV; c) Napoléon; d) Victor Hugo; e) Albert Ier, roi des Belges.*

LE « SCHNORCKEL » A L'INDEX!

Vous vous souviendrez sans doute de la terrible catastrophe dont fut victime le sous-marin britannique « Affray », et qui causa la mort de soixante-dix hommes? Persuadée que ce désastre était dû à un défaut de fabrication du « schnorckel », l'Amirauté britannique a interdit l'emploi de cet engin sur ses submersibles. Vous savez que le « schnorckel », conçu par un Hollandais et utilisé pour la première fois par les Allemands, permet aux sous-marins de rester en plongée très longtemps.

Avant de lire ce numéro, assure-toi que ta maman n'a pas besoin d'aide!



Horiz. : 1. Partie du jour. - 2. Embellit. - 3. Prénom. - 4. Refus d'une chose due. - 5. Note de la gamme. - 6. Pronom. - 7. Possessif. - 8. Autre possessif.

Vertic. : 1. Ce que représente ce dessin. - 2. Lisière; Usages. - 3. Général turc. - 4. Qui offre une certaine résistance à la pression. - 5. Carte à jouer.

Le grenadier VICTORIA vous présente... LA CAGE AUX TIGRES







(A suivre.)





...sans se douter qu'à deux pas de lui, ses ennemis qu'il croit avoir dépistés sont là qui le guettent. Silencieusement, il passe...





Après s'être imposé un moment d'attente, afin de ne pas risquer d'attirer l'attention d'Olrik, Blake et Mortimer sortent de leur cachette et s'approchent prudemment du tunnel...







Mais c'est en vain qu'avec attention ils sondent la muraille rocheuse...

Rien ne sonne creux !

Il ne s'est tout de même pas évaporé!...



Tout en explorant chaque pouce carré du sol et de la paroi Blake et Mortimer refont le trajet en sens inverse, mais l'entrée du boyau est atteinte sans avoir apporté la moindre découverte...



Je ne vois qu'une chose à faire : attendre notre lascar ici et lui sauter dessus sitôt qu'il débouchera ... .

C'est vexant quand même de...

Mais juste au moment où à son tour Mortimer va sortir du cheminement, un morceau de roche lui tombe tout-à-coup sur le crâne !

Aïe!!!



(A suivre.)